

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 16

Artikel: Lettre d'une effeuilleuse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191004>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nivers, je proteste à la fin contre tant d'injustice, tant de parti-pris, tant de mauvaise foi !

La belle-mère monstre, la belle-mère cauchemar, la belle-mère épouvantail, qu'on se plaie à nous décrire est l'exception, la très rare exception.

Il y a des pharmaciens au bagne, des caissiers à Bruxelles, des épiciers à Mazas... En déduirez-vous, messieurs, que tous les pharmaciens sont des assassins, tous les caissiers des voleurs, tous les épiciers des banqueroutiers frauduleux ?... Assurément non.

Il est, — je vous l'accorde, — des belles-mères haineuses et vindicatives jusqu'à la mort ; mais en regard de ces spécimens limités du genre, de ces échantillons bornés de l'espèce, je prétends qu'il y a des belles-mères très bien, des belles-mères modèles, des belles-mères idéales....

Et je le prouve.

Car enfin pourquoi cet acharnement systématique à dénigrer de malheureuses femmes sans défense ?... C'est un peu nous toutes, mes chères lectrices, qu'on attaque en attaquant les belles-mères. Si nous ne le sommes point encore, nous sommes vraisemblablement appelées à le devenir un jour. Il suffit pour cela que nous ayons une fille en âge d'être mariée ; et cela peut nous arriver dans une vingtaine d'années d'ici.

Et qu'arrivera-t-il ?.... Il arrivera que nous serons jalouses, et que nous en voudrons un peu, — beaucoup peut-être, — à ce monsieur qui viendra nous enlever notre fille. De là, tout le mal.

Tenez, Labiche, cet auteur si comique, que je lis souvent pour me distraire et m'égayer, développe cette idée d'une manière fort amusante, dans une de ses pièces ; et encore n'est-ce point d'une mère qu'il s'agit, c'est d'un père.

« Ma maison, dit-il, est assaillie par un tas de petits gredins en bottes vernies... qu'on intitule des prétendus, et que j'appelle, moi, la bande des habits noirs ! car enfin ce sont des escrocs.... je ne leur demande rien, je ne vais pas les chercher.... qu'ils me laissent tranquille.... avec mon Isménie !... C'est incroyable !... on se donne la peine d'élever une fleur... pour soi tout seul... on la cultive, on la protège, on l'arrose de petits soins.... de gants à vingt-neuf sous, de robes à huit francs le mètre... on lui apprend l'anglais, à cette fleur !... la musique, la géographie, la cosmographie... et, un beau matin, il vous arrive par le chemin de fer

une espèce de Savoyard que vous n'avez jamais vu... il prend votre fleur sous son bras et l'emporte en vous disant : Monsieur, voulez-vous me permettre ? nous tâcherons de venir vous voir le dimanche !.... Et voilà !... vous étiez père, vous n'êtes plus qu'une maison de campagne... pour le dimanche !.... Infamie ! Brigandage ! »

Il y a quelque chose de vrai dans ces imprécations. Le sentiment éprouvé par ce père veuf, qui a concentré toute son affection sur son « Isménie », l'est toujours, à des degrés différents, par toutes les mères au moment de se séparer de leurs filles... De là, je le répète, un peu d'amertume épanchée en propos aigres-doux, et des rancunes sourdes, et de petites escarmouches se terminant parfois en guerre déclarée, mais souvent aussi — beaucoup plus souvent — par un bel et bon traité de paix.

Quel intérêt la belle-mère aurait-elle à semer la discorde dans un jeune ménage uni et heureux ?... Quel est désormais son rôle ?... Ne vous en déplaise, messieurs les gendres, son rôle est tout de dévouement et d'abnégation.

Votre femme tombe-t-elle malade ?... Qui la soignera ? Vous, peut-être ?... Allons donc ! Est-ce qu'un homme a jamais su soigner une femme. Non, celle qui viendra s'installer au chevet de son lit, qui la consolera, qui la dolera, la veillera pendant que vous dormez, et vous la rendra guérie, c'est votre belle-mère.

Avez-vous des enfants ?... des enfants que vous aimez, que vous adorez, mais des enfants qui crient, qui sont encombrants, qu'il faut garder tandis que vous allez au bal ou au théâtre avec votre femme ?... Qui s'occupera d'eux pendant ce temps ?... Qui ?...

Votre belle-mère !

Êtes-vous obligé de vous absenter, de laisser votre femme seule ?... Qui passera la soirée avec elle ?... Qui la consolera de votre absence ?... Qui ?...

Votre belle-mère !

La liste serait fort longue, messieurs, de tous les services à vous rendus par vos belles-mères respectées, et la reconnaissance vous en serait fort lourde à porter si elle était proportionnée à ces services. — C'est peut-être pour échapper à cette reconnaissance qui vous pèse qu'on vous voit trop souvent pousser l'ingratitude jusqu'à la noirceur.

Si vos femmes sont bien élevées, douces, aimables, bonnes ménagères, économes, rangées, à qui le devez-vous, sinon à vos belles-mères ?... Et si vos femmes ne sont pas tout cela,

c'est généralement votre faute ; c'est que vous n'avez pas su les prendre. Dans tous les cas, il serait téméraire d'en rejeter la responsabilité sur celles à qui elles doivent le jour, car si votre belle-mère était turbulente, désagréable, coquette et dépensière, il fallait songer prudemment aux lois fatales de l'atavisme, à ces lois en vertu desquelles les êtres ont une tendance à revenir à leur type primitif, et vous bien garder de vous marier.

Et, dans l'hypothèse inverse, si votre belle-mère, douée de toutes les vertus, a donné naissance à une fille n'en possédant aucune, il faut vous pénétrer de ce principe qu'une mère n'est point un photographe, et n'est pas forcée de faire ressemblant.

De toute façon, enfin, il importe, messieurs les gendres, que vous méditiez ces vers admirables de notre plus grand poète :

Ah ! n'insultez jamais, même une belle-mère !
Qui sait si quelque jour — ô l'ironie amère !
Lorsque, devenus vieux, vous serez beaux-papas,
Vos gendres, à leur tour, ne vous maudiront pas ?

Lettre d'une effeuilleuse.

Un de nos lecteurs nous communique la lettre suivante que sa femme vient de recevoir d'une effeuilleuse de Savoie. Nous supprimons les noms des lieux et des personnes :

« Ma cher Maitresse

Comme vous prenait toute les années des effeuilleuses je viens encore vous dire si on peut comté sur vous cette année moi et puit Elise.

Je nait pas encore put trouver de marri et je me sui décidée a revenir au effeuille. Il y a encore beaucoup de neige a notre pays je crois pas que les chevres pouront grinpais les roché cette année enfin cher Maitresse je pense que ma lettre vous trouvera tous en bonne santé. Pour moi je me porte bien grace à Dieu je suis toujours la maima maichante je vous salue de tous mon cœur ainsi que ma cousine qui parle toujours de vous.

Reponse de suite si vous plai ci vous maicirai pour partir au effeuille. Je pense bien que vous ferez pas comme lannée passé decrirre quatre ou sinjour après les autre qu'il y aie rien à dire canton arrive chévous vous savé bien que lon ne vien pas de puit siloin apier.

Recevez chère Maitresse mes cincaires saluttations »

(Signature).

Les recommandations de maman.

Un jeune homme toujours choyé, toujours traité en enfant gâté par sa mère, est obligé de partir pour un as-